

Séance mensuelle du 13 janvier 2012

✉ contact@amis-de-montlucon.com
www.amis-de-montlucon.com

CHARLES EUGÈNE CADIER BARON DE VEAUCE (1820-1884), UNE PERSONNALITÉ À DÉCOUVRIR

Près de soixante-dix personnes étaient présentes à la première conférence de l'année des *Amis de Montluçon*. Le président Jean-Paul Michard leur a présenté au nom du conseil d'administration les vœux de bonne et heureuse année, selon la tradition.

Après quoi il a rappelé que cette année, c'est la *Société des lettres, sciences et arts* de la Corrèze à Tulle qui recevra le 68^e congrès de la Fédération des sociétés savantes du centre de la France sur le thème *Les femmes dans l'histoire : faiseuses d'histoire et actrices de l'histoire*. Il lance un appel pour que des membres de la société puissent intervenir sur ce thème lors du congrès.

Il signale également la réédition de l'ouvrage de François Péron *Voyages de découvertes en terres australes*, ainsi que la publication d'un article fort intéressant de Michel Durif sur les échanges de lettres entre Albert Melin, combattant de la guerre de 1914-1918 et originaire de l'Allier et son épouse Noémie, dans le dernier numéro du bulletin de la *Société bourbonnaise des études locales*.

Ensuite, les auditeurs ont eu le bonheur d'entendre la brillante conférence de l'ancien professeur d'histoire et ancien principal du collège Jean-Jacques Soulier, M. Georges Costecalde. Sans aucun texte, sans micro, pendant plus d'une heure, il leur a fait découvrir la vie exceptionnellement riche du baron Charles Eugène Cadier de Veauce, personnalité du XIX^e siècle jusqu'à présent assez méconnue. Selon le conférencier, il fut un homme politique,



Buste de Charles Eugène Cadier de Veauce à l'entrée de l'hippodrome de Vichy

un industriel, un agronome, également polyglotte, rationaliste, statisticien, anglophile, grand voyageur, franc-maçon et sincère catholique, ce qui l'a amené à écrire un ouvrage de 696 pages dont les références figurent en page 4.

Maurice Malleret

À noter sur votre agenda...

Vendredi 10 février 2012, 17 h 30
salle Salicis

Pierre COUDERC :

- *Les cités ouvrières à Montluçon*

Samedi 10 mars 2012, 16 h 30
salle Salicis

Sabine MOYER :

- *Passeggiata italiana, regard sur le patrimoine toscan*

Charles Eugène Cadier est né à Paris en 1820. Il appartenait à une des plus anciennes familles nobles du Bourbonnais aux titres attestés formellement dès 1439. Orphelin à dix-huit ans, sa famille n'ayant pas été épargnée par la Révolution, il participa au retour à la terre d'une partie de l'aristocratie et vint, après son mariage en 1841, s'installer et rénover son château de Veauce (à côté d'Ébreuil dans l'Allier). Rien ne prédisposait ce jeune aristocrate, qui rendait visite en Autriche au futur comte de Chambord, à se tourner

Le conseil d'administration des Amis de Montluçon présente aux lecteurs de la lettre mensuelle ses meilleurs vœux pour l'année 2012

vers le bonapartisme, si ce n'est la seconde épouse de son père, Agathe Rouillé d'Orfeuil, veuve de Philibert Louis Alexandre Tascher de La Pagerie, cousin germain de l'impératrice Joséphine, ce qui lui entrouvrit les portes des milieux bonapartistes. Et ce d'autant que, dans le département, les aristocrates légitimistes, regroupés autour des frères Bourbon Busset et de l'évêque de Dreux Brézé, manifestaient une aversion certaine envers l'« Ogre corse » et envers le futur Prince Président. C'est certainement à Morny que l'on doit son ralliement au bonapartisme.



Le château de Veauce (lithographie tirée de *l'Ancien Bourbonnais* d'Achille Allier)



Portrait du duc de Morny

Morny, député du Puy-de-Dôme, participait dans les années 1840/1850 à des courses qu'organisaient à Moulins, où le jeune baron disposait d'un hôtel particulier, des officiers en garnison dans l'importante caserne de cavalerie de la ville et en particulier un certain Édouard Ney, un des fils du maréchal d'Empire. Morny aida, ainsi que le préfet de l'Allier Maupas, le jeune baron, amoureux fou des chevaux, à créer l'hippodrome de Moulins où les premières courses se déroulèrent dès 1852. Puis il le lança dans l'aventure politique en lui obtenant la candidature officielle. Nul doute que le baron, inquiet de la persistance des idées républicaines et de l'opposition populaire manifestée à la prise du pouvoir de l'Empereur, franchit le pas facilement, rompant avec l'aristocratie légitimiste. De plus, il était féru d'économie, proche des milieux saint-simoniens, et persuadé que la vieille noblesse ne se sauverait qu'en participant à la révolution économique que prônaient l'Empereur et son entourage, alors que la noblesse bourbonnaise se montrait timorée, voire hostile au développement industriel. Ce libéral pensait également que l'amélioration du niveau de vie qui en résulterait pour les classes populaires serait un rempart efficace contre la diffusion des idées républicaines toujours pérennes.

Ainsi devint-il député bonapartiste élu en 1852 et réélu sans difficulté en 1857, 1864 et 1869. En 1852 il fut le seul candidat à se présenter ; en 1857, on lui opposa une vieille gloire républicaine de la Révolution de 1848, qu'il balaya. Il fut à nouveau seul candidat en 1864 et 1869. Et la partie n'était pas gagnée d'avance dans un département où il se trouvait en but à l'hostilité de l'aristocratie et des républicains ; dans un département où le métayage prédominait et où un vote paysan « rouge » avait vu le jour. Son charisme fit la différence ainsi que son inlassable activité. Avec son compère Desmaroux de Gaulmin, ancien polytechnicien, il défendit les intérêts du département, le plus souvent en accord avec les préfets impériaux. En 1863, du fait de la croissance démographique du bassin industriel de Montluçon-Commentry, un nouveau poste de député fut créé qui échut, grâce à son appui, à son ami Édouard Fould, le neveu du ministre des Finances Achille Fould. Malade, Édouard Fould abandonna son poste au profit du directeur des houillères de Commentry : Morny. Cadier de Veauce manifesta dans son mandat une réelle fidélité à l'Empereur, tout en gardant une certaine liberté de parole, contrairement à Desmaroux que les journalistes qualifièrent de « Monsieur oui oui » pour ne jamais critiquer les décisions de l'Empereur. Contrairement à une opinion répandue, entre autre celle particulièrement acerbe de Zola, les députés ne furent pas des incompetents totalement inféodés au pouvoir. Bien souvent, ils durent leurs réélections plus à leurs qualités propres qu'aux pressions administratives dont on accable le Second Empire.



Gilbert Désirat Desmaroux de Gaulmin (1815-1885)



Édouard Fould (1834-1881)

Cadier de Veauce fut, pendant tout le Second Empire, un des députés les plus actifs du Corps législatif et un des plus fermes soutiens à Napoléon III. Il fut le rapporteur de nombreuses commissions dont celle du budget en 1858, celle de la fusion des postes et télégraphes. Il représenta les députés dans celle qui travailla autour du maréchal Niel à la réforme de l'armée. Il intervint trois années durant, en 1863, 1864 et 1865, sur l'épineuse question des droits de succession afin de lutter contre l'émiettement de la propriété rurale qui en empêchait, selon lui, la modernisation, en proposant la liberté de tester comme aux États-Unis, se référant à Tocqueville : liberté de donner au plus compétent des enfants, pas forcément à l'aîné, ses entreprises industrielles ou agricoles. Le projet sera repoussé, mais il aura rencontré un écho favorable dans les milieux économiques.

Il défendit la politique de libre échange de l'Empereur (à sa demande) dans le domaine agricole en faisant repousser un amendement de l'industriel et protectionniste Pouyer-Quertier voulant taxer les importations de blé. Il avait, semble-t-il, mesuré les implications de la révolution économique en cours. Il parlait d'une mondialisation effective avec le développement des moyens de transports ou du télégraphe qui permettait en temps réel de connaître le prix des matières premières ; il suggérait que la France, premier producteur mondial de céréales, en fixât le prix mondial. Comme député de l'Allier, il était présent chaque fois que l'Empereur venait à Vichy en cure, s'offrant à lui faire visiter quelques usines modernes.

Il fut également chargé de défendre en 1870 le projet de refonte de la fiscalité en proposant un impôt sur le revenu qui rétablirait l'équilibre entre la taxation des valeurs foncières et celle des actions et obligations (le projet fut repoussé !).

Il suivit l'inflexion libérale de l'Empire, signa la pétition dite des « 113 » et vota la suppression de la candidature officielle. Enfin, dans son département, il se dépensa sans compter pour que le référendum proposé par l'Empereur afin d'entériner le tournant libéral du régime fût un succès, et il le fut !

Après la défaite de 1870, il prit du recul et ne se présenta ni à la députation, ni au conseil général dont il avait pourtant été le vice-président. Les conservateurs se regroupèrent alors sous la bannière des légitimistes. Il resta en contact avec les milieux bonapartistes aussi bien à Paris (avec Rouher) que dans l'Allier, préférant agir en sous-main, laissant en première ligne Fould et Méplain. Face à la débâcle des conservateurs broyés par la vague républicaine et même socialiste aux diverses élections, ceux-ci revinrent le chercher pour sauver ce qui pouvait l'être. Il appuya Mac Mahon, essaya de réaliser, en vain d'ailleurs, l'unité des « droites », légitimistes et bonapartistes ne pouvant s'entendre. Il devint sénateur en 1876 et regagna le conseil général. Il ne participa que de loin à la guerre scolaire qui s'alluma très tôt dans le département, refusant même de suivre l'évêque dans sa défense malhabile des intérêts de l'Église. Bien implanté dans le canton d'Ébreuil, il fut un des trois derniers élus conservateurs du dit conseil et ce jusqu'à sa mort à Paris en mars 1884.

Le baron resta nostalgique de l'Empire et continua chaque année, avec son épouse, de se rendre dans la vallée du Sichon jusqu'à la cascade de l'Ardoisière, promenade favorite de l'Empereur lorsqu'il était en cure à Vichy.

Mais Charles Eugène Cadier ne fut pas qu'un homme politique, que l'historien socialiste Georges Rougeron a pu qualifier de plus « *éminent représentant des conservateurs du département* ». Ce fut aussi un industriel. Les archives départementales conservent un

acte privé sous blanc-seing signé de Morny et de Cadier où ils s'associaient pour faire exploiter une carrière de kaolin proche d'Ébreuil, Morny fournissant même les premiers fonds avant de s'en désintéresser assez vite. Morny, autour des années 1854, faisait construire un château et une ferme modèle à 10 km du château du baron. Pendant les deux années que durèrent les constructions, chaque fois qu'il descendait en Auvergne, il logeait chez son ami le baron au château de Veauce ; ils chassaient ensemble également. L'exploitation des



Le château de Veauce

kaolins des Colettes devint dans les années 1875 une des plus modernes du genre en Europe avec deux cents ouvriers. Le baron s'était rendu en Angleterre, avait ramené des plans, des cadres et des ouvriers anglais pour installer trois puissantes machines à vapeur et former les ouvriers du pays. Il s'inscrivit dans le paternalisme que développa le patronat le plus novateur du Second

Empire. Persuadé que l'*extinction du paupérisme* n'était pas forcément une idée saugrenue, proche également du mouvement chrétien social de l'époque, il sut offrir à ses personnels des conditions de travail et de salaires acceptables, s'efforçant même de les loger convenablement.

Morny et Cadier s'associèrent dans d'autres affaires, mais surtout Morny le persuada d'acheter des actions de chemin de fer, celles du Grand Central¹. Le projet de Morny d'un réseau Nord-Sud et Est-Ouest séduisit le baron qui envisagea même de faire de Moulins le centre nodal de rencontre d'un vaste réseau européen de transports ferroviaires. Il œuvra sans relâche au conseil général pour que celui-ci ouvre les premières lignes de ce réseau. Mais Morny se désengagea du Grand Central...

Industriel certes, mais surtout agronome averti, suivant en cela une tradition aristocratique. Il participa à un syndicat de mise en valeur du nord du département, région marécageuse où régnait encore la malaria et qui se transforma peu à peu en riche terroir agricole. Il n'hésita pas à envoyer son régisseur visiter les fermes impériales de Sologne où l'Empereur montrait la voie de la modernisation agricole. Il fut le premier dans l'Allier à aller acheter en Angleterre une machine à fabriquer les drains et il rédigea bien des rapports au sous-préfet de Gannat sur les progrès du drainage dans le département.

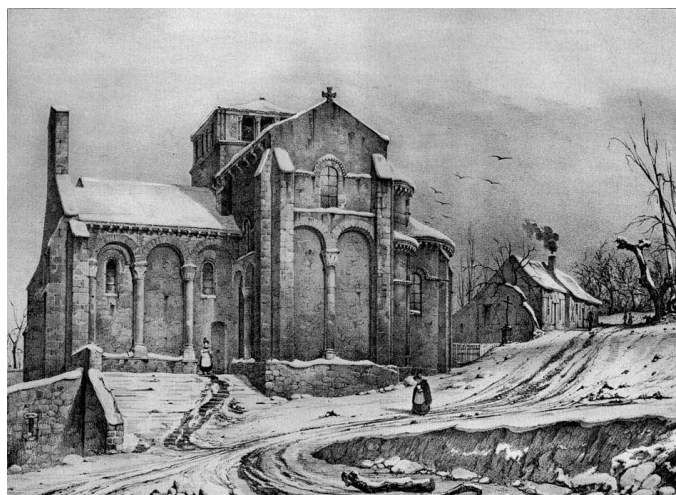
Ses terres (environ 1500 hectares) furent drainées, chaulées et irriguées et disposèrent du matériel agricole le plus moderne, bien souvent d'origine anglaise. Elles furent aussi spécialisées pour se livrer à l'embouche (les bovins partant par chemin de fer vers les grands centres urbains). Plus même, il ouvrit en 1854 une ferme-école, la seule du département d'ailleurs, avec le soutien du préfet de l'époque dans la région de Varennes-sur-Allier, la contrôlant et la visitant chaque année. Trois promotions de dix élèves y étaient formées

1 - Qui ouvrit la ligne Moulins-Montluçon.

pendant trois ans aussi bien à la géologie, à l'hydrologie qu'à la comptabilité à partie double. Hélas ! il perdit son accréditation en 1870 et il fallut attendre 1887 pour que la République ouvre une nouvelle ferme-école. Cette promotion de l'agriculture, il l'effectua également comme président des comices agricoles d'Ébreuil et de nombreux autres concours à travers la France entière. Ce qui ne cessa de l'inquiéter fut la difficulté à emprunter pour moderniser une agriculture routinière souvent autarcique et où les métayers étaient surtout portés à investir dans un lopin de terre (usage du métayage qu'il condamna comme hérésie économique, alors que l'aristocratie et la bourgeoisie foncière y étaient très attachées). Jusque dans les années 1850, les prêts à l'agriculture revêtaient un caractère usuraire très fort, freinant toute démarche de progrès. Ainsi le baron s'intéressa-t-il à la création du Crédit Foncier de France qui voulait mobiliser l'épargne pour l'agriculture en participant à la rédaction de ses statuts. Sans cesse, il rappela à l'Empereur l'importance de l'agriculture, lui reprochant parfois d'en avoir trop donné à l'industrie (la crise agricole des années 1880 confirma ses craintes).

Le château de Veauce disposait d'un haras pour ses chevaux de course qui concoururent sur tous les hippodromes de l'époque. En 1875, il reprit un projet de Napoléon III et créa l'hippodrome de Vichy. Il racheta à Vichy la « Villa des Roses » qui avait appartenu à Achille Fould. Mais il élevait également des chevaux pour fournir l'armée en animaux dits de remonte. Sans toujours approuver les décisions impériales concernant le sort des haras nationaux, quelques-unes de ses suggestions furent cependant retenues, comme leur rattachement au ministère de l'Agriculture et non à celui de la Guerre.

Qualifié de « grand féodal » par *Le Figaro*, il participa certes à la Fête Impériale, fréquenta les bals des Tuileries et de l'hôtel de Lassay (celui du président du Corps législatif), devint membre du *Jockey Club* dès 1841, habita à Paris, 114 avenue des Champs-Élysées. Certes, à Veauce, plus d'une vingtaine de personnes étaient à son service, mais celles-ci mangeaient de la viande tous les jours, et disposaient de leur dimanche après-midi (disposition rare à l'époque). De plus, à l'âge



L'église de Veauce
(lithographie tirée de *l'Ancien Bourbonnais* d'Achille Allier)

de la retraite, elles étaient parfois hébergées dans une maison du parc ou à l'hospice d'Ébreuil qu'il finançait en partie, fidèle en cela à la morale aristocratique du don et du contre-don.

Maire du village de 1845 à sa mort, il ouvrit sans cesse son portefeuille pour améliorer la vie quotidienne de ses administrés, désenclavant le village, faisant construire des routes, apportant l'eau, réparant l'église, agrandissant le cimetière, mais surtout ouvrant dès 1859 une école mixte. Bien avant Jules Ferry, les plus pauvres de la commune y étaient accueillis gratuitement. Dans ce domaine comme dans bien d'autres il devança ou accompagna les directives impériales. (Genteur, un des préfets de l'Allier, devint même le collaborateur de Victor Duruy le ministre de l'Instruction Publique). Au Conseil général, il veilla à l'amélioration du traitement des instituteurs ruraux et à la pérennité de l'école normale de filles. Ainsi est-il, de nos jours, toujours présent dans la mémoire collective du village comme « *Monsieur le Sénateur* », marque évidente de déférence.

Polyglotte, grand voyageur, bonapartiste libéral attaché au libre échange, de grande culture, membre de sociétés savantes (le contenu des ses bibliothèques était impressionnant), rationaliste, statisticien (il participa à la première grande enquête statistique de l'économie française), proche du catholicisme social mais également franc-maçon, fidèle à l'Empereur et à ses idées les plus fécondes, il marqua le département de sa personnalité protéiforme.

Il se maria, en premières noces, à Isabelle de Perceval d'Egmont, petite-fille de lord Spencer, chancelier de l'Échiquier dans les années 1800. Elle le laissa veuf et sans enfant en 1864. En secondes noces, il épousa la fille du chambellan du roi des Belges, Jeanne Cornélie de Wykerslooth de Weerdesteyn, qui lui donna trois enfants.

Lorsque son corps fut ramené à Veauce, le long du trajet, c'est tout le petit peuple des campagnes, paysans, métayers, artisans ruraux, qui accompagna sa dépouille jusqu'au château. Lors de ses obsèques, le député républicain n'était pas là, l'évêque non plus d'ailleurs, mais le peuple, lui, était bien présent. Il repose dans le petit cimetière de Veauce proche du château.

La famille est restée fidèle à la mémoire des deux Empires : un de ses descendants écrivit dans les années 1970 un opuscule sur les masques mortuaires de Napoléon I^{er}.

Georges Costecalde

Référence :

COSTECALDE Georges, *Charles Eugène Cadier baron de Veauce, une vie dans le siècle 1820-1884*, ouvrage disponible à la vente aux Éditions des Écrivains de France, 14 rue des Volontaires, Paris 75015.